

« The Work /Conversations With English-Canadian Playwrights »

Jean-Cléo Godin

Numéro 28 (3), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1983). Compte rendu de [« The Work /Conversations With English-Canadian Playwrights »]. *Jeu*, (28), 151–152.

«the work/conversations with english-canadian playwrights»

une réalité culturelle ou géographique?

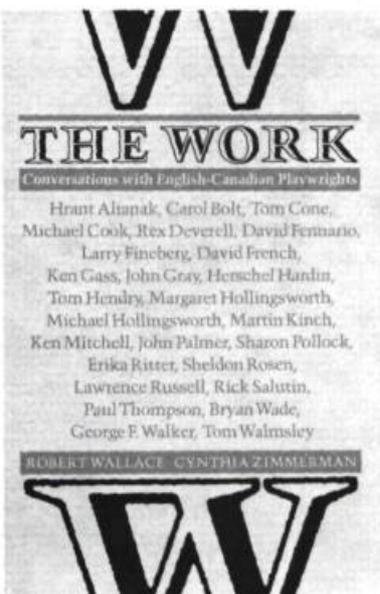
Entretiens avec: Hrant Alianak, Carol Bolt, Tom Cone, Michael Cook, Rex Deverell, David Fennario, Larry Fineberg, David French, Ken Gass, John Gray, Herschel Hardin, Tom Hendry, Margaret Hollingsworth, Michael Hollingsworth, Martin Kinch, Ken Mitchell, John Palmer, Sharon Pollock, Erika Ritter, Sheldon Rosen, Lawrence Russell, Rick Salutin, Paul Thompson, Bryan Wade, George F. Walker, Tom Walmsley. *Propos recueillis par Robert Wallace et Cynthia Zimmerman.* Toronto, The Coach House Press, 1982, 379 p.

Voici un livre au titre ambigu, sinon trompeur. Le sous-titre est plus juste, puisqu'il s'agit d'une série d'entretiens avec vingt-six dramaturges du Canada anglais. Plus précisément, d'entretiens avec des auteurs — certains sont également metteurs en scène — sur leurs oeuvres et, parfois, sur la situation du théâtre et des dramaturges au Canada. Il ne faut donc pas chercher ici une série de présentations d'oeuvres, des analyses de pièces. Les interlocuteurs les supposent connues et, si tel n'est pas le cas, le lecteur prendra vite, comme moi, la mesure de son ignorance.

C'est déjà un premier mérite d'une telle publication, sans doute. Car en dehors de Fennario, French, Salutin, lesquels de ces noms sont connus au Québec? John Gray peut-être, à cause du succès de *Billy Bishop Goes to War*; ou Paul Thompson, pour son rôle d'animateur au Passe-Muraille de Toronto. Les autres, il me semble, demeurent inconnus — et ceci inclut les quatre femmes interviewées: Carol Bolt, Margaret Hollingsworth, Sharon Pollock et même Erika Ritter, qui a longtemps vécu et étudié à Montréal et qui a connu un important succès avec *Automatic Pilot*.

Dans l'ensemble, la qualité de ces entre-

tiens est remarquable et je trouve étonnant que tous ces dramaturges aient pu parler avec intelligence et nuance de chacune de leurs oeuvres, de leurs difficultés d'écriture ou de réécriture, analysant assez froidement leurs succès ou leurs échecs, jugeant la qualité de telle ou telle production. Chez presque tous — Fennario constituant une exception connue, ce dont il se fait gloire — on reconnaît une solide formation, une ouverture aux grands auteurs et au monde, une nette volonté de donner à leurs oeuvres une structure solide. French s'amuse à traduire Tchekhov et accumule des centaines de pages de notes avant de se mettre à la tâche. Presque tous travaillent en étroite collaboration avec un théâtre et suivent de près la production de leurs pièces, refaisant au besoin une scène ou un dialogue. Chez tous, on sent la volonté de réussir une carrière professionnelle, de vivre au théâtre et du théâtre.



Mais ces entretiens montrent en même temps la difficulté, pour un dramaturge, de s'affirmer au Canada et d'y faire carrière. D'abord parce que l'étendue du pays les transforme quasi en nomades. John Gray déclare vivre « wherever he works » (p. 58). La plupart ont vécu dans plusieurs villes, avant de s'établir généralement à Toronto, où presque tout se passe. Mais la force d'attraction de New York est plus grande encore et, pour un Rick Salutin qui déclare n'avoir pu écrire une ligne pendant qu'il vivait aux É.U., on en compte au moins trois qui s'y sont installés à demeure, ou presque. Plusieurs, comme Sharon Pollock, rejettent l'idée que « our legitimacy is going to come from New York or London... » (p. 124); malgré ces belles déclarations, cependant, tout le monde rêve de Broadway. C'est peut-être lié au fait que, de l'avis général, le théâtre au Canada traverse une crise et que même Toronto n'est plus, semble-t-il, le centre dynamique qu'il a été dans les années 1970. Mais cela tient aussi à ce que l'identité canadienne importe fort peu, chez des dramaturges qui se sentent à peu près tous « immigrants ». Certains sont effectivement nés à l'étranger; pour d'autres, tel Paul Thompson, « it was necessary to go away in order to come home » (p. 240); mais ils ont tous le sentiment de défricher le terrain, « starting from nowhere » (p. 221).

En fait, les préoccupations dominantes sont nettement d'ordre culturel, dans un vaste ensemble occidental: l'hitlérisme et le racisme, les oppressions sociales, les valeurs culturelles véhiculées par la société. Dans cette perspective, on a l'impression que la réalité canadienne n'est guère inspirante. Gass se dit « disillusioned with the cultural state of the country » (p. 205), Walker trouve que nous vivons dans « a rather messy culture » (p. 219), Thompson estime que le Canada n'est pas sorti du dix-neuvième siècle. C'est pourquoi plu-

sieurs se sentent un peu prisonniers du naturalisme, lequel serait le mode privilégié de notre « rural tradition » (p. 222). Pour un Michael Hollingsworth qui cherche à intégrer au théâtre la musique rock, pour un Palmer qui se réfère à Ibsen, pour plusieurs autres qui veulent oeuvrer dans la modernité, la réalité canadienne est-elle autre chose qu'un lieu géographique? Un univers décrit par Wallace, en introduction, comme « a vacuum defined by negatives » (p. 11). Dans ce « vacuum », des dizaines de dramaturges travaillent malgré tout à réaliser une oeuvre dont il est sans doute trop tôt pour dire si elle sera significativement canadienne.

jean-cléo godin

« le conseil des arts du canada 1957-1982 »

une monographie de qualité/un questionnement pas toujours étayé

Étude de Laurent Mailhot et de Benoît Melançon,
Montréal, Leméac, 1982, 400 p., ill.

La perspective de Laurent Mailhot et de Benoît Melançon est clairement définie dès le départ. Se disant libres de toute attache avec l'organisme, les auteurs veulent: « présenter le Conseil des arts, en évoquer le style, décrire ses structures [...], raconter son histoire [...], le juger à l'oeuvre et à l'épreuve, sans complaisance ni hostilité » (p. 18). Solidement documenté, *le Conseil des arts du Canada 1957-1982* suit à la trace non seulement les rapports annuels de la maison, mais également les autres do-